



CHAPITRE VI

Le commerce belge au Congo. — M. Gillis au marché de Soma. — Les porteurs d'arachides. — Rêves d'un commerçant. — Aperçu rapide des productions agricoles du bas Congo. — Les passagers du *Biafra*. — Harou et sa caravane de mules. — Valcke « briseur de rochers ». — Triste Noël. — Paul Nève et Stanley fondent la station d'Issanghila.



À PEINE le drapeau bleu du Comité d'études flottait-il au faite de la colline de Vivi, protégeant la station fondée pacifiquement sur un sol concédé par les indigènes moyennant une rente annuelle, qu'à plusieurs milles en aval de cette conquête vraiment civilisatrice le caducée moderne d'un Mercure belge apparaissait pour la première fois sur les bords du Congo, hardiment importé par M. Adolphe Gillis.

Ce négociant, habitant de Braine-le-Comte, spéculateur entreprenant et

patriote, qui avait à diverses reprises essayé de tirer le commerce belge de sa torpeur relative en remorquant les productions nationales aux rivages fortunés du Brésil et de la côte d'Or, partait d'Anvers en mars 1880, chargé par un groupe de capitalistes et de commerçants belges qu'il avait réuni, de fonder à Boma et à Nokki des comptoirs commerciaux, d'importantes factoreries.

Honneur à ce fils de la Belgique industrielle et commerçante!

Il a osé le premier aborder la voie commerciale tracée depuis des années par l'auguste pensée de S. M. Léopold II; il est allé, au péril de sa vie, cueillir les fruits naissants de l'arbre de la civilisation planté au prix des efforts désintéressés et des sacrifices onéreux des promoteurs de l'œuvre africaine.

Il a compris que l'industrie, l'esprit de colonisation, le commerce de la Belgique, devaient s'allier sur la terre d'Afrique, auxiliaires tout-puissants et rémunérés, aux premières tentatives dirigées à la côte occidentale avec l'appui magnanime d'un Roi. Il a voulu prouver que malgré l'exiguïté de son territoire la nation belge peut lutter de pair avec les plus grands États du monde civilisé dans le domaine des productions industrielles et commerciales.

Sans attendre le résultat éventuel des premières études du Comité international du haut Congo, M. Adolphe Gillis a fort heureusement du reste entraîné le commerce, l'épargne et l'industrie de son pays vers le vaste bassin du Congo qui réserve un champ de production immense et où les besoins de millions d'habitants sont en proportion de ses dimensions colossales.

Le climat tropical, avec sa dangereuse alternative de soleil brûlant et de pluie, sources de végétation luxuriante, ne pouvait arrêter un homme qui connaissait déjà des latitudes isothermes; et c'est à son initiative personnelle, à ses espérances légitimes de faire bénéficier quelques-uns de ses nombreux compatriotes des ressources certaines qu'offrait une contrée à peine exploitée, que M. Gillis a dû de représenter la Belgique laborieuse sur les bords du Congo, à l'exemple de la Hollande, de l'Angleterre, de la France et du Portugal.

Dès son arrivée au Congo, M. Gillis se mit en devoir d'étudier les ressources que l'on pouvait tirer du territoire du bas Congo. Il parvint à Boma, et visita au nord de cette localité un important marché indigène connu sous le nom de Soma.

Le sentier qui y conduit court sans interruption sur un terrain de schiste glissant ou de durs cailloux de quartz; il monte, descend, remonte, redescend, et traverse plusieurs fois la vallée de Sanka-Sanka riche

en beaux points de vue. Sur son parcours, on rencontre fréquemment de petits groupes d'indigènes portant leurs marchandises sur la tête et se rangeant respectueusement pour laisser passer les Européens.

Le marché de Soma est situé sur le plateau d'un monticule qui n'a guère que cinquante pas de diamètre, et qui est ombragé par quelques arbres.

De ce plateau la vue s'étend au loin sur les innombrables collines et les sommets du pays des Mayombés.

Les Mayombés sont des peuplades très commerçantes; la principale ville de leur territoire, située au nord de Boma, se nomme Mayumba. Placée entre deux grandes routes fluviales, le Congo et le Kouilou (fleuve moins considérable comme longueur de cours que son interminable voisin, mais très important pour le négoce), cette localité concentre les productions diverses de la région qu'elle commande : l'ivoire, le caoutchouc, l'huile et les noix palmistes.

Ses habitants se détachent en caravanes, pour aller vendre ces produits dans les factoreries établies à la côte occidentale ou près des cours d'eau, mais surtout aux comptoirs commerciaux de Boma qui reçoivent directement les marchandises des vapeurs venant de l'Europe. Ils sont très habiles à falsifier le caoutchouc, et ils trompent bien souvent les négociants en couvrant des pierres avec de la gomme et en faisant passer dans le nombre cette fausse marchandise.

Toutefois les Mayombés sont d'utiles pourvoyeurs pour les blancs, et, ce qui les distingue des autres nègres, ils se contentent facilement des offres et des prix qui leur sont proposés par les négociants européens.

Revenons à M. Adolphe Gillis. Aussitôt arrivé au marché de Soma, il s'établit à l'ombre d'un des arbres du plateau et observa l'animation qui régnait sur le marché.

Les nègres groupés, debout ou accroupis près de leurs marchandises, se ressentaient du voisinage de la civilisation, leurs costumes bariolés étaient confectionnés avec des étoffes européennes.

De jeunes nègres, errant gravement à travers la foule, parés de leurs plus beaux vêtements aux couleurs tranchantes, jetés autour des hanches, tiennent en main de vieux fusils à silex et sur l'épaule un petit sac artistement tissé d'herbes fines, renfermant les munitions et les provisions; dans la ceinture sont glissés des poignards de forme fantastique, ou de larges couteaux.

Ailleurs, on aperçoit des amis d'un même district qui se saluent à la mode africaine, en se tendant les mains croisées et en frap-

pant ensuite deux coups; puis les bouteilles de tafia, de gin, de malafou (vin de palme), circulent, et la pipe emplie d'iamba passe de bouche en bouche.

Plus loin, des curieux suivent d'un regard attentif les acheteurs et les vendeurs; et parfois, dans le débat assez criard et la gesticulation très vive des parties, un nègre malin, un loustic de l'endroit, lance un bon mot, une grosse plaisanterie, qui soulève un bruyant rire général.

Là, une jeune femme nègre, assise à l'orientale, son enfant sur le dos, surveille sa marchandise étalée devant elle en petits tas : bananes, maïs, woandou et fèves de nisandi.

Sa voisine offre des nattes, des tissus et des facendas. Près d'elle, un vieux nègre arrivé de la côte occidentale ouvre ses caisses de liquides alcoolisés, déballe de longues machètes, des haches forgées, de vieux cercles de tonneaux, tandis qu'à ses côtés un jeune gars vigoureux sépare à grands coups de couteau une côte de lard qui déjà commence à avoir un aspect passablement moisi, mais dont néanmoins les larges tranches sont enviées par les amateurs avides.

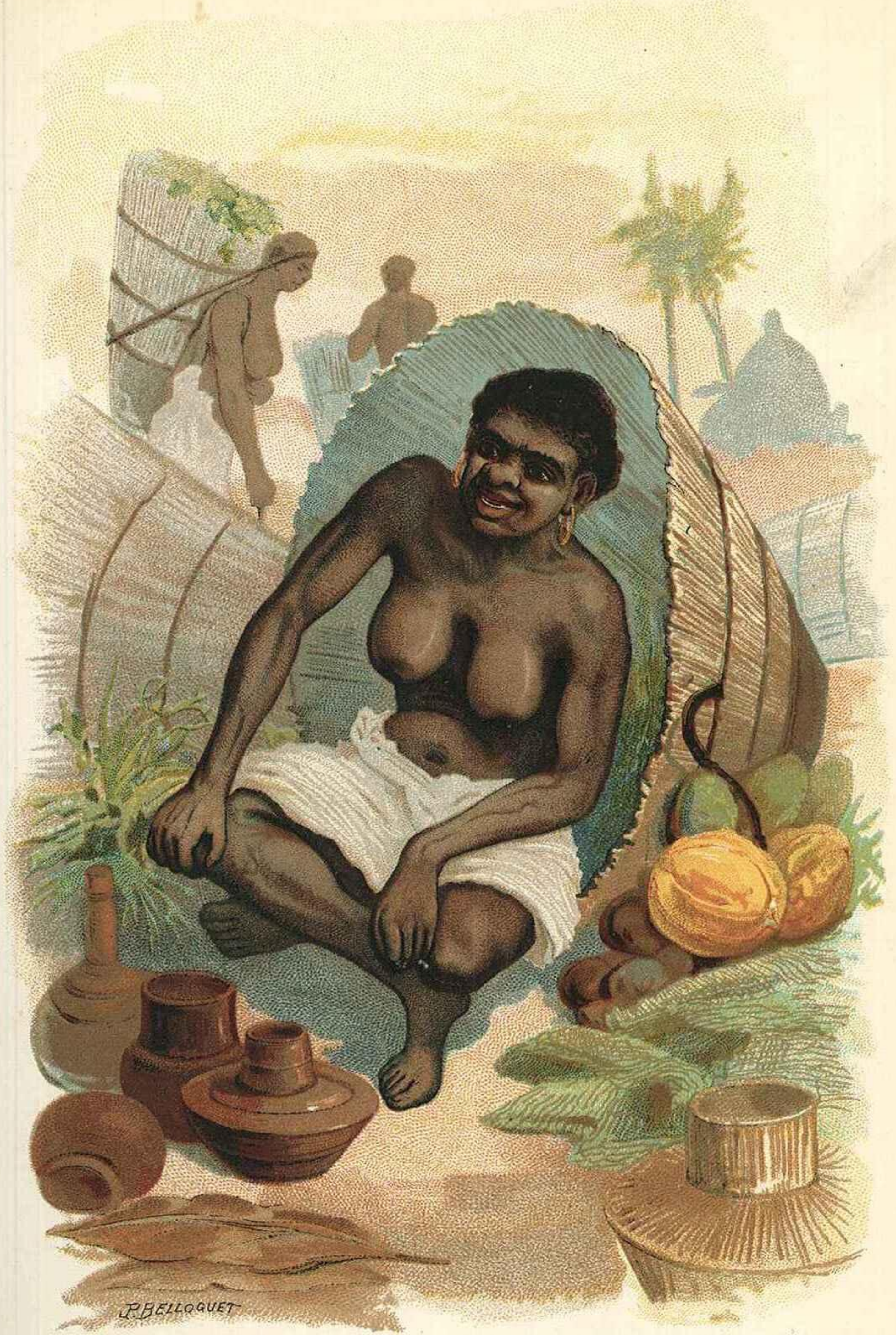
Bientôt, nombre de curieux indigènes, appuyés sur leurs fusils, font cercle autour de M. Gillis et des blancs qui l'accompagnent, entre autres un Belge, M. Delcommune, le plus ancien de tous les Belges présents au Congo.

M. Delcommune, employé de la maison française Daumas et Béraud, résidait depuis plusieurs années dans les localités diverses situées sur le fleuve, où cette maison comptait différents comptoirs. Sa connaissance de la langue indigène, du *fiot*, lui permettait de servir d'interprète habile à M. Gillis.

Ce dernier avait l'intention de marchander, d'acheter même plusieurs des produits étalés sur le marché de Soma, pour juger de la façon dont les nègres procédaient à leurs transactions commerciales.

A cette intention, il s'était muni de pièces d'étoffes, d'articles de fabrication européenne, monnaie courante du pays, objets de séduction pour les nègres marchands.

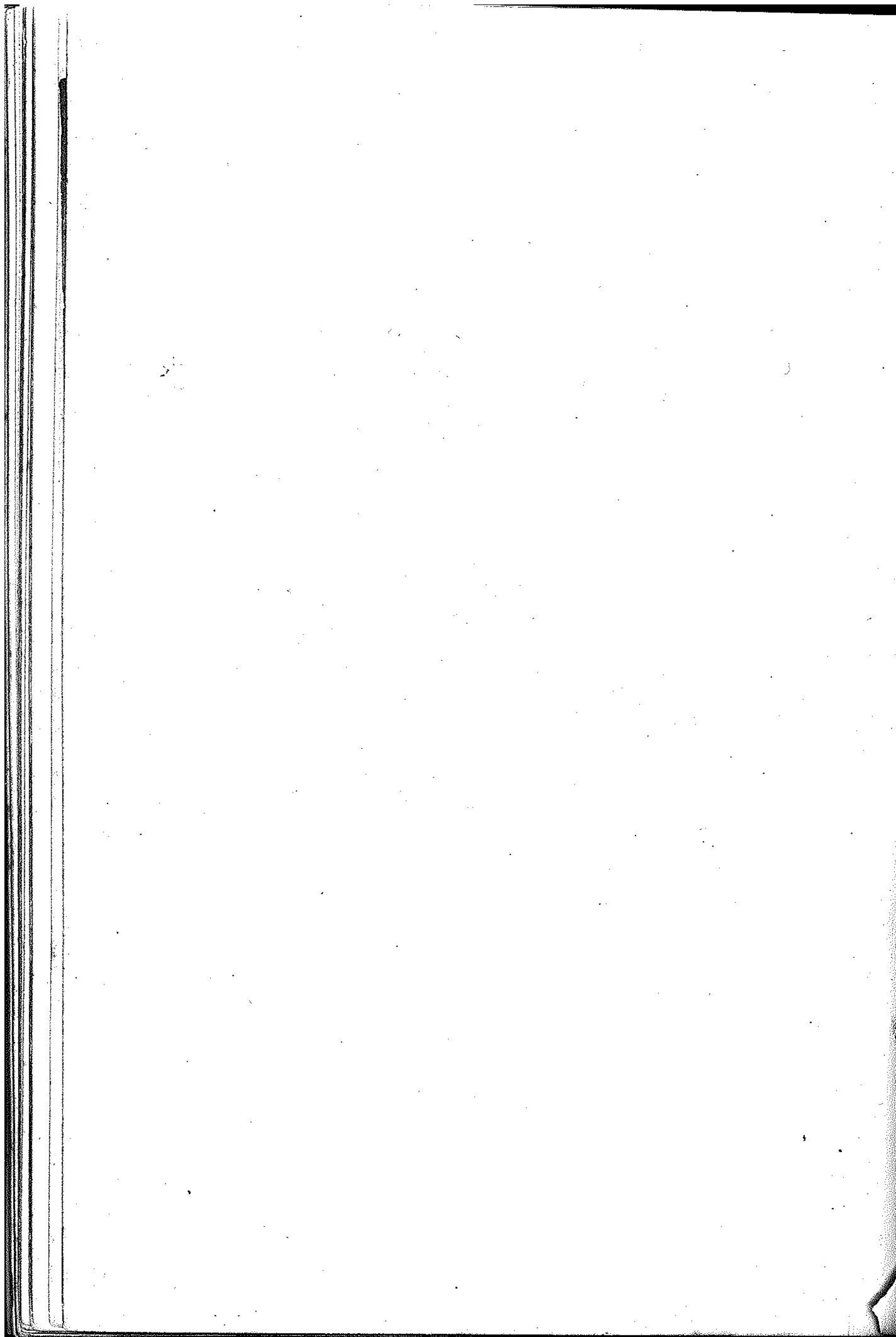
Le vendeur noir est en général habile en affaires; il sait parfaitement estimer la valeur locale d'une denrée, bien qu'il demande quelquefois à l'acheteur, avec intention, des prix exorbitants. Un de ses avantages sur le blanc, c'est qu'il ne tient jamais compte du temps qu'il dépense en pourparlers, en marchandages, en discussions oiseuses, en débats outre mesure qui finissent toujours par lasser la patience de l'Européen négociant avec lui. L'adage américain *Times is money* n'est pas près d'avoir cours au Congo.



P. Maes, Éditeur, Bruxelles.

Imp. A. Mertens, Bruxelles.

AU MARCHÉ DE SOMA



C'est aussi par suite de cette insouciance de la valeur du temps que les nègres sont incapables de comprendre pourquoi les blancs payent davantage les denrées apportées à la factorerie, que les mêmes denrées achetées sur un marché.

Cette excursion sur le marché de Soma fut pour M. Gillis une première étude; il comprit, d'après les nombreuses demandes qui lui furent faites de bouteilles de gin et de tafia, en échange des marchandises solli-



M. ADOLPHE GILLIS.

citées, que le tafia, le gin, encore le gin et le tafia, sont des valeurs d'un haut cours sur le marché nègre; elles exercent une fascination réelle sur les palais toujours altérés des noirs, déjà grisés par les âcres vapeurs de l'iamba. Exceptionnellement, on rencontre des indigènes assez sages pour préférer les étoffes à l'alcool, dont la qualité au Congo réside surtout dans l'éclat de l'étiquette collée à la bouteille. Plus cette étiquette est colorée, plus elle frappe l'œil du nègre par ses tons vifs, éblouissants de carmin, d'or, de vert, etc., plus elle séduit le noir... Les liqueurs Cusenier n'auraient pas au

Congo la valeur de certaines drogues inqualifiables qu'un distillateur plus ou moins consciencieux aurait eu la précaution d'introduire dans des flacons entourés d'une immense étiquette multicolore, représentant un superbe Bacchus à cheval sur un tonneau et entouré de ses attributions mythologiques.

De retour à Boma, M. Gillis assista aux transactions commerciales des blancs des factoreries avec les traitants indigènes.

Certains jours, dès le matin, les noirs descendaient en longues colonnes vers le village, chargés des produits qu'ils venaient vendre aux Européens. l'orseille, le sésame et surtout les arachides. Les vendeurs allaient de porte en porte devant les établissements commerciaux, et s'arrêtaient suivant les articles qu'ils désiraient en échange.

Les comptoirs Béraud et Daumas possédaient un stock considérable de vieux fusils à pierre, qui avaient autrefois encombré les arsenaux français; aussi les porteurs d'arachides venaient-ils en grand nombre solliciter l'échange aux chefs de ces maisons.

Lorsque le blanc était décidé à acheter, les porteurs étaient introduits dans les cours de la factorerie, et le personnel s'occupait à percevoir et à peser les sacs de marchandises. Cette dernière opération se faisait très minutieusement, les blancs ne devaient point cesser de surveiller leurs serviteurs noirs, qui parfois d'accord avec les vendeurs essayaient de poser le pied sur la balance, ou de repasser deux fois le même sac.

Le paiement s'effectuait ensuite au milieu des récriminations tapageuses des porteurs d'arachides. L'un trouvait que le fusil qu'on lui remettait n'était pas assez luisant, l'autre qu'il ne chantait pas bien, c'est-à-dire que la batterie ne résonnait pas avec assez de force.

Un troisième murmurait au sujet du pot à eau aux fleurs décolorées qu'on lui avait octroyé; plus loin, un nègre rébarbatif grimacait en s'escri-mant sur un cadenas dont la clef rouillée ne jouait pas dans la serrure... Le tumulte durait ainsi des heures entières, mais peu à peu les nègres, sans autre satisfaction que celle d'avoir crié, se taisaient et repartaient le soir vers l'intérieur, bien décidés à recommencer leur transport d'arachides à la prochaine occasion.

A Boma, parvenaient rarement des fractions de chimboucks d'ivoire, que nous avons vu se diriger plus spécialement vers les villes de la côte occidentale.

Cependant quelques défenses de grande taille, certaines quantités de cet ivoire moelleux appelé ivoire *gris d'argent*, très recherché des industriels d'Europe, étaient apportées à Boma. Cet ivoire conserve sa blancheur

et ne jaunit pas avec le temps. Il diffère sous ce rapport de celui de l'Asie et de la côte occidentale d'Afrique.

Les indigènes venus des contrées qui s'étendent au loin dans le sud de Boma, apprirent à M. Gillis l'existence de richesses minérales aussi abondantes que variées.

Dans l'intérieur des terres, on signalait des mines de cuivre très importantes : le minerai de carbonate de cuivre ou de malachite, y était très riche et très abondant. Quelques échantillons de cette malachite, belle et bien veinée, furent remis à l'Européen.

Le fer, ainsi que l'indiquaient les armes et les ustensiles forgés par les indigènes, devait être très commun; on le rencontrait, paraît-il, en oxyde et à l'état naturel. L'or lui-même pailletait le lit des rivières qui arrosent les régions méridionales du Congo. Le cuivre jaune, apprécié par les indigènes à l'égal de l'or, s'y trouvait à l'état natif.

Le centre africain, riche en métaux de toute nature, recélait sans nul doute, dans les entrailles de ses terres, des pierres précieuses, des diamants peut-être, à l'instar du pays du Cap.

Qui sait, se trouvait en droit de penser le premier spéculateur belge aux rives du Congo, si le bassin de ce fleuve gigantesque, exploré un jour, sillonné par des voies de communication sûres et rapides, visité par une population active et intelligente, n'opérera pas dans le monde une révolution analogue à celle qu'amena la découverte des mines d'or de l'Australie et de la Californie ?

En attendant des promesses légitimes, des certitudes de richesses futures miroitaient aux yeux de l'explorateur supputant une à une les ressources illimitées des rives du fleuve.

Né dans une région agricole, il n'ignorait pas quel labeur sans relâche exigeant en Belgique, la fertilisation du sol, le défrichement des bois, le labour multiple des terres, le drainage, l'emploi des engrais et autres matières propres à fertiliser les terres; il savait aussi à quelles influences pernicieuses du climat : pluie, sécheresse, tempête, neige, grêle, gelée, sont exposés les champs ensemencés. Ses nombreux voyages lui avaient appris que les Belges, passés maîtres dans l'art et la pratique agricoles, avaient su par une intelligente et opiniâtre persévérance rendre productifs et féconds les terrains même les plus arides de leur royaume qui, sous le rapport de l'agriculture, se plaçait en Europe au même rang que les États les plus vastes et les mieux cultivés.

Adolphe Gillis passait en revue et récapitulait les avantages que ses com-

patriotes pourraient retirer des cultures de tout genre auxquelles se prêtait l'immense région arrosée par le fleuve africain.

Avec une somme minime d'efforts, le cultivateur européen arriverait à de magnifiques résultats en appliquant au Congo les progrès de l'agriculture, source de la richesse économique des peuples civilisés, mère de l'industrie et du commerce.

Assurément un ouvrier blanc ne pourrait pas, sans compromettre sa santé, travailler aussi longuement et s'appliquer à d'aussi rudes besognes qu'en Europe; mais il n'y aurait pour lui aucun inconvénient, aux heures les moins brûlantes du jour, à transformer à l'aide de la charrue de vastes espaces d'une terre où se développe une végétation prodigieuse.

La nature assure à ce pays privilégié du Congo la possibilité d'obtenir une des premières places dans la branche agricole, sous l'impulsion d'une population instruite et laborieuse.

Le café, la canne à sucre, le maïs, le manioc, le tabac, les arachides, l'orseille, le crin végétal, le lin, le chanvre, mille variétés utiles de palmiers, croissent à l'état primitif avec une richesse de végétation sans égale, et sans exiger de l'indigène insouciant et ignorant des soins assidus.

Les forêts de cette contrée possèdent des bois précieux pour la fabrication des meubles de luxe et des meubles de première nécessité : l'ébène, les papyrus, le caoutchouc, les gommiers, les baobabs.

Dans les vallées, sur les flancs des collines, d'innombrables troupeaux de moutons et de chèvres trouveraient une pâture abondante et généreuse au milieu des herbages, prairies naturelles fertilisées par les saisons pluvieuses. Les toisons et les peaux de ces animaux ajouteraient en outre leur productif contingent aux autres branches d'exportation de la contrée.

Toutes ces ressources que prévoyait l'expérience de M. Gillis sont bien faites pour tenter les nombreux déshérités qui végètent et rêvent dans les bas-fonds de notre société contemporaine.

Trop souvent d'audacieux mystificateurs abusent de la crédulité naïve de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs en exagérant les promesses et les trésors certains pays d'outre-mer. Mais c'est d'après les récits authentiques de voyageurs dignes de foi que nous énumérons ici, dans notre ouvrage sur le Congo, quelques-unes des ressources que peut offrir ce pays à l'activité, aux besoins des peuples européens.

Homme d'affaires expérimenté et réfléchi, Gillis reconnut bien vite les avantages considérables de la région, et se félicita d'avoir exposé sans hésitation sa personne et même son patrimoine au profit d'une cause intéressant non seulement ses propres commanditaires, mais encore ses concitoyens.

S'il faut en effet de longues années pour déterminer certains peuples à rompre parfois avec des habitudes casanières dues aux privilèges que leur accordent le sol sur lequel ils vivent, le ciel sous lequel ils respirent, il n'est pas moins incontestable, à notre époque, que les migrations de ces mêmes peuples sont devenues plus fréquentes, et sont chaque jour rendues plus fatales, plus inévitables, nous dirons même plus nécessaires.



LE CRIN VÉGÉTAL.

Au dix-neuvième siècle, l'Europe a vu de toutes parts grandir sur la mappe monde des États devenus aujourd'hui pour ses nations diverses des concurrents redoutables, des menaces d'amointrissement de richesse, des prévisions même de ruine si les Européens ne cherchent pas dans leur activité et leur intelligence les moyens de l'éviter.

D'autre part, le continent civilisé du vieux monde assiste, depuis la longue paix durable encore entre ces peuples rivaux, à la lutte sourde, non bruyante, mais terrible, que ces nations se livrent sur le terrain de la production industrielle et de l'échange commercial.

Les besoins matériels ont augmenté pour l'homme, mais l'accroissement de la production a dépassé cette augmentation.

L'ardeur du bien-être, la soif du mieux, se sont infiltrées aussi dans toutes les masses, dans toutes les classes sociales...

Cependant tous les enfants des pays prospères ne peuvent jouir au même degré des faveurs de la civilisation, bienfaits qu'ils connaissent, qu'ils désirent, et qu'ils vont quelquefois demander à des contrées lointaines, inexplorées, en voguant au delà des mers, au risque le plus souvent de cruelles désillusions.

Le progrès a imposé cette nécessité d'émigration aux peuples d'Europe.

La science, faisant disparaître par la vapeur et l'électricité les distances géographiques, a permis à ces peuples d'améliorer leur existence sous tous les rapports, en parsemant de missions évangéliques, de colonies, de comptoirs, de stations navales, de lieux de déportation, etc., tous les points de l'immense univers.

La Belgique ne peut se soustraire aujourd'hui ni à l'obligation créée par le progrès, ni au devoir de profiter des avantages offerts par la science.

Aussi lorsque M. Gillis retraça dans ses lettres adressées à ses compatriotes, les facilités que rencontreraient au Congo les industriels belges pour échanger leurs différents articles de fabrication : coutellerie, tissus, coutils, cretonnes, armes, alcools, verreries, etc., etc., contre des cargaisons entières de manioc, bananes, caoutchouc, ivoire, bois, gommes et autres matières premières susceptibles de donner au commerce belge un nouvel essor et d'offrir à la chimie de nouvelles découvertes applicables à l'industrie et à l'économie des individus, il avait la certitude de rendre service à ses compatriotes et de pouvoir les amener à suivre son exemple.

Rentré en Europe après son voyage d'études commerciales au Congo, M. Gillis fit part de ses observations aux commerçants et aux industriels de la Belgique dans une conférence donnée à l'Union syndicale de Bruxelles.

Ses concitoyens hésitaient toutefois à courir les chances de la fortune aux rives lointaines du Congo. Le plus grand nombre critiquait amèrement les tentatives dirigées vers le centre africain ; selon d'autres, le Comité d'études ne parviendrait jamais à créer des débouchés sérieux aux produits manufacturés de l'Europe. Quelle hérésie !

La Société internationale créée par S. M. le Roi des Belges pouvait encou-

rager au Congo les efforts des commerçants, mais son programme exclusivement philanthropique et scientifique lui interdisait d'intervenir dans toute opération ayant un objectif quelconque de spéculation financière. Les promoteurs du Comité d'études fondaient une grande œuvre humanitaire; ils ne voulaient point monter une grande affaire commerciale.

Cette dernière phrase, écrite pour réfuter certaines allusions pamphlétaires dirigées par une plume anonyme contre les travaux du Comité africain, peut être plus explicite et plus complète encore. Si l'œuvre africaine eût été constituée en entreprise particulière dans un but spéculateur, elle eût pris à son service des agents, des industriels, des négociants, des hommes rompus aux transactions financières et commerciales; dans ce cas, n'ayant en vue qu'un intérêt purement financier, ne songeant qu'à emplir les coffres de quelques-uns, elle n'eût pas rencontré dans les rangs de l'armée, dans les plus hautes sphères sociales, dans les classes d'élite de la Belgique, un seul officier de cœur prêt à lui sacrifier sa vie, un seul homme jaloux de lui donner l'appui de son nom et de sa fortune, un seul ingénieur désireux, au prix de sa santé ou de son dernier souffle, de lui accorder le concours entièrement dévoué de son talent.

La cupidité, l'amour du gain, la passion du lucre, Sa Majesté l'Argent, engendrent parfois l'audace; la grandeur et la noblesse d'une cause inspirent seules les dévouements sublimes, le désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation, le courage qui va jusqu'à l'héroïsme, tous les sentiments qui font les martyrs...

Mais tandis que Gillis étudiait la possibilité de fonder un premier établissement commercial belge aux rives du Congo et que Stanley, aidé de l'ingénieur belge Van Schendel, enfonçait les premiers jalons de la route ardue de Vivi à Issanghila, point extrême atteint par Tuckey en 1816, quatre vaillants pionniers belges, enrôlés volontaires sous la bannière du Comité d'études en qualité d'adjoints à la première expédition guidée par l'illustre explorateur anglais, s'embarquaient à Liverpool sur le vapeur *Gaboon*, le 15 août 1880.

C'étaient MM. Paul Nève, ingénieur; Carl Braconnier, capitaine au 4^{me} régiment de lanciers, adjoint d'état-major; Victor Harou, lieutenant au 5^{me} régiment de ligne; Louis Valcke, lieutenant au régiment du génie. Avec eux M. Pierre Van den Bogaerde, lieutenant-colonel du génie, atteindra le Congo, où il est détaché en mission spéciale (1).

(1) M. Van Neste (Pierre), lieutenant de vaisseau, se trouvait aussi à bord du *Biafra* en destination du Congo, où il arriva pour passer seulement quelques semaines au service du Comité d'études.

Les voyageurs longèrent sur le *Gaboon* la côte occidentale d'Afrique jusqu'à Bonny (à l'embouchure du Niger); là ils prirent place sur le steamer *Biafra*, touchèrent avec ce navire à Fernando-Pô, puis firent un coude au nord dans le Vieux Calabar, passèrent par le Gabon, par Loango, par Landana, et poursuivirent leur route vers le sud.

Le 3 octobre, la terre n'était pas encore visible, mais les passagers du *Biafra*, prévenus de son voisinage, s'attendaient à chaque minute à la voir émerger du sein des flots, à l'horizon. Les vagues de l'Océan, coupées par un large et fort courant, se brisaient aux rivages de nombreuses îles flottantes formées de paille et d'arbustes maintenus droits par leurs racines entrelacées. Le courant charriait des buissons et des troncs d'arbres; ses eaux brunes, sales et boueuses tranchaient sur la teinte verdâtre de la mer. De grandes algues et des détritiques de tout genre, mêlés à la mousse, lui formaient comme un lit. Le mugissement formidable de son cours ressemblait au bruit d'un torrent furieux qui bondit à travers les rochers.

Soudain les passagers du *Biafra* distinguent dans les brumes vaporeuses, limites de leur horizon, des points noirs minuscules, des cimes de grands arbres, qui peu à peu grossissant, se multipliant, s'élargissant, forment autant d'îlots boisés qui s'enchaînent, se réunissent et dessinent ensuite une longue ligne noirâtre, baignée dans les eaux d'un fleuve : c'est la terre du Congo!

Le cap Padron, Shark-Point, les parages récemment admirés par les passagers du *Barga*, apparaissent aux voyageurs qu'un frisson d'émotion pénètre et qui n'ont pas assez de regards pour contempler l'harmonieux ensemble du splendide panorama déroulé sous leurs yeux.

Bientôt le *Biafra* stoppe dans la crique de la factorerie hollandaise de Banana; les agents du Comité d'études débarquent et trouvent dans la maison de la société Pinckoff, de Rotterdam, le logement, la nourriture, le traitement le plus confortable des pays équatoriaux. La société internationale africaine avait confié à la maison hollandaise le soin de pourvoir aux besoins de ses agents en Afrique.

Le lendemain, près des flancs du *Biafra*, la *Belgique*, gracieux steamer de la flottille de Stanley, se balançait à l'ancre dans les eaux calmes de la baie.

La Belgique! un vivant rappel de la patrie, une légion de souvenirs passés, mais aussi une sensation douloureuse pour la patriotique phalange belge; le pavillon qui représentait censément à l'arrière de ce navire le drapeau national rouge, jaune noir, n'était plus qu'une loque déchirée, d'un noir douteux; le capitaine de la *Belgique* était un commis de bureau américain!

Trois jours passés à Banana et employés à la concentration des éléments

nécessaires à leurs étapes futures initièrent les nouveaux venus aux désagrèments inévitables, mais surmontables, de l'existence sur les terres tropicales. Cependant les lézards, les araignées gigantesques, les insectes variés, qui partageaient sans façon, sans invitation préalable, la couche, les repas, les boissons des voyageurs; les rudes intempéries de la saison au cours de laquelle ils parvenaient au Congo; des circonstances plus décourageantes survenues durant leur séjour à Banana : la mort de M. Jeoffroy, ingénieur



M. PAUL NÈVE.

compagnon de M. Gillis, et la démission de M. Van Neste, agent du Comité, ne purent ébranler la ferme résolution prise par MM. Nève, Braconnier, Harou, Valcke, de remplir jusqu'au bout l'objet de la mission à eux confiée, à la réussite de laquelle l'avenir et la fortune de l'œuvre africaine, dont la gloire doit rejaillir sur le Roi et la nation belges, se liaient indissolublement.

Paul Nève était né à la Hulpe le 19 décembre 1851. Après avoir fait les plus brillantes études et passé tous ses examens avec la plus grande distinction, il sortit premier de l'École des mines en 1877. Trois ans plus tard il

occupait à Termonde le poste d'ingénieur provincial, lorsqu'il sollicita l'honneur d'être envoyé en Afrique où nous le retrouvons, agréé par le Comité d'études, en qualité d'ingénieur attaché à la première expédition au Congo.

Ses compagnons, Braconnier, Harou, Valcke, sont tous trois officiers de l'armée belge; ils ont grandi, conquis leurs grades respectifs à l'école du devoir et de l'abnégation, palladium de la neutralité du royaume, au sein de cette société d'élite d'où se sont élancés avant eux vers l'Afrique centrale, bien des hommes enthousiastes et désintéressés, rentrés dans leur patrie héros illustres, ou tombés là-bas martyrs immortels. Ils vont ajouter leurs noms à la liste des soldats belges qui ont payé de leurs souffrances, de leur santé, parfois de leur vie, les glorieuses pages que les Annales de la Civilisation noire transmettront à la postérité!

Le 6 octobre 1880, les ex-passagers du *Biafra*, à l'exception de M. Van Neste, partaient à bord de la *Belgique*, pour remonter le Congo et rejoindre Stanley.

Un accident arrivé à la machine força le steamer à stopper à Ponta da Lenha. Paul Nève, appliquant pratiquement ses connaissances techniques d'ingénieur, passa toute la nuit au travail pour remettre en parfait état le précieux engin de locomotion, qui, le 8 octobre au soir, débarquait à Vivi son équipage et son chargement.

Cette station, alors commandée par M. Sparhawk, un Américain, comptait une population nègre de soixante-douze habitants : interprètes, chefs, cultivateurs, gardiens, blanchisseurs, cuisiniers, ouvriers divers.

Les crocodiles s'étaient permis de fréquentes excursions dans les parages de la station de Vivi, et lorsque arrivèrent les membres retardataires de la première expédition ces animaux amphibies avaient déjà dévoré deux nègres campés à Vivi et l'âne favori de M. Stanley.

Les ânes sont autant de forces très appréciées dans ces régions lointaines, où le cheval ne se rencontre pas, ce qu'il ne faut pas attribuer, suivant nous, à l'abondance des mouches tsetsé. Ces ânes, petits, mais rudes à la peine, qui transportent jusqu'à cent livres anglaises de marchandises à travers les sentiers les plus périlleux et les plus abrupts, ont une allure peu rapide et sont généralement fort dociles.

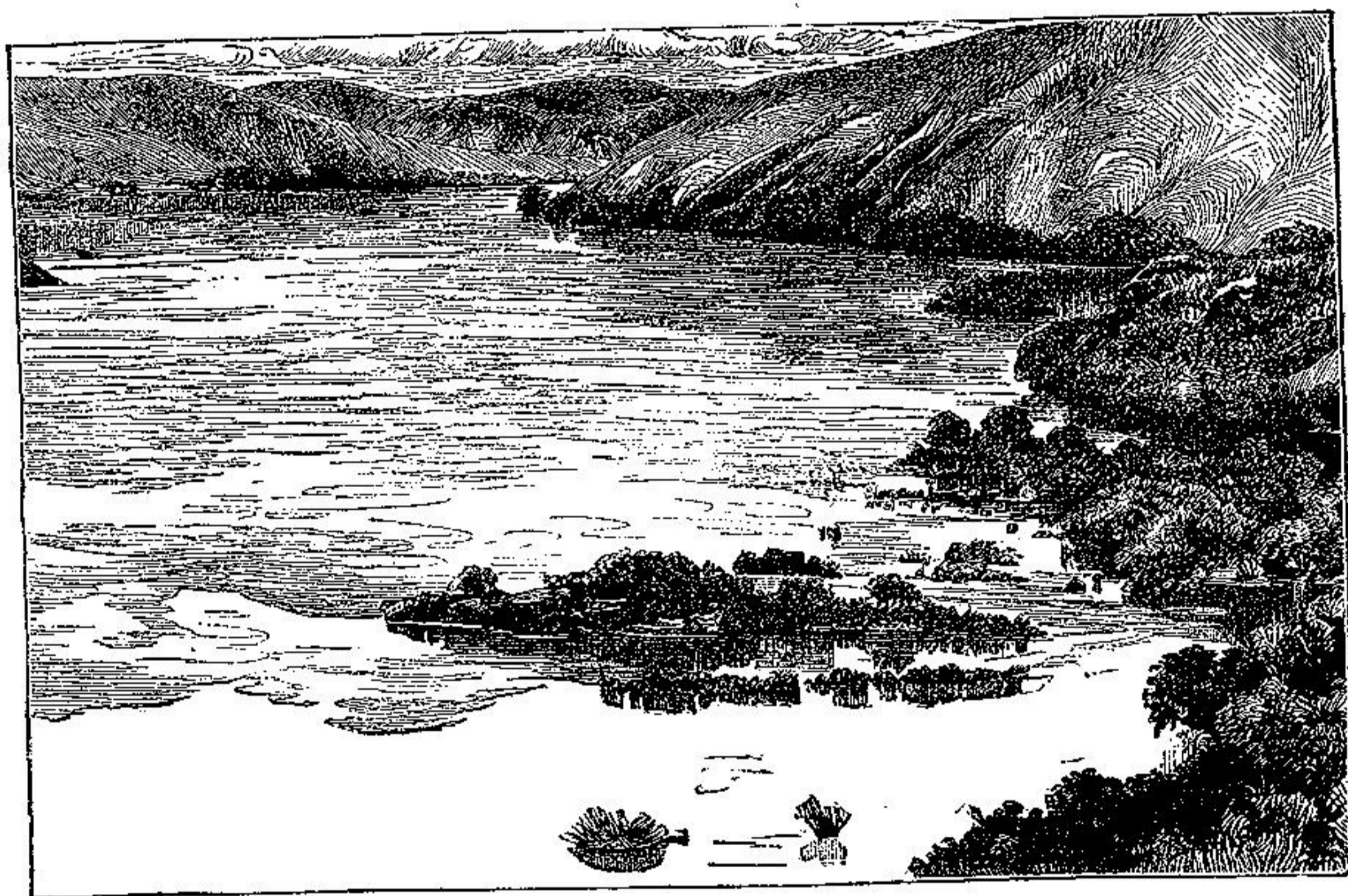
La cavalerie de campagne de la première expédition du Comité d'études, comprenait un nombre assez considérable de ces ânes, ainsi que de fortes mules, magnifiques bêtes achetées à Ténériffe et pouvant porter aisément une charge de 150 à 200 livres anglaises.

Dès le 9 décembre, une caravane commandée par Harou qui, bien que malade, s'appêtait à aller par voie de terre vers Issanghila, à la rencontre

de Stanley. Paul Neve devait faire partie de cette marche aventureuse.

La station de Vivi présentait ce jour-là une animation inusitée. Le personnel noir était fort occupé à charger les animaux porteurs des bagages des blancs et de leur matériel.

Les ânes acceptaient, sans trop regimber, les charges qui leur étaient imposées; mais les mules, si hautes sur leurs jambes qu'il était assez difficile de placer sur leur dos les lourds fardeaux, se prêtaient mal à ces préparatifs de départ et gratifiaient de nombreuses ruades à tort et à travers les travailleurs qui les approchaient. Heureusement les Zanzibarites, assez durs et très adroits, faisaient mine, par orgueil, de ne pas sentir les coups de pied qu'ils attrapaient deçà et delà, et activaient le chargement.



LE BAS CONGO AUX ENVIRONS DE VIVI.

Après deux longues heures employées à ces préparatifs, la caravane peut enfin s'ébranler. Les petits ânes, peu rétifs, s'engagent les premiers dans les sentiers tortueux, étroits, en zigzags, tracés par les fréquents passages des nègres, et indiquant la route à suivre aux mules de la caravane, dont quelques-unes servent de monture aux voyageurs.

Quelles montures! Il faut pour les tenir en respect dans la voie étroite où passage est possible, toute l'habileté, toute l'expérience de cavaliers achevés, de vrais muletiers espagnols. A chaque instant les mules indociles cherchent à s'écarter du sentier; elles s'échappent sur les côtés, franchissent les crêtes les plus élevées, folâtres à droite et à gauche, se livrent aux

courses les plus furibondes, les plus échevelées, entremêlant leurs ébats de ruades, batailles, sauts de tout genre, qui aboutissent à des dégringolades continuelles de l'une ou l'autre charge; et durant le cours de l'étape, jusqu'à ce que la fatigue ait abattu leur fougue, c'est constamment nouvelle besogne imposée par ces rétifs solipèdes aux noirs et aux blancs de l'expédition.

Le chemin que Stanley a tracé au delà de Vivi, est devenu presque impraticable; la saison des pluies a transformé en torrents profonds et rapides, où les crocodiles ont élu domicile, les moindres ruisselets qui le sillonnent; la caravane de Harou doit donc forcément suivre la piste à peine indiquée, le sentier des nègres qui se déroule en serpentant même aux endroits où les détours n'ont aucune raison d'être. Il est curieux de constater qu'en Afrique jamais sentier tracé par la marche des indigènes ne gardera la ligne droite sur un parcours de plus de dix mètres; cependant ces zigzags ne semblent pas avoir pour but d'éviter les obstacles, car le sillon durci passe partout, au fond des précipices ravinés comme au sommet des montagnes, montant et descendant les pentes les plus raides, traversant les passages les plus inextricables.

La route que suivit la caravane belge a été pratiquée au milieu des rocs, dans un cailloutis de quartz très pénible pour la marche; ce ne sont qu'escaliers, crêtes et pics abrupts; parfois elle traverse un plateau où l'herbe atteint plus de deux mètres de hauteur, plus loin un coin de vallée changée en lit de torrent. Parfois les berges des cours d'eau sont presque perpendiculaires et taillées dans le roc; les mules hésitent à franchir ces passages où elles risquent de se briser les jambes; si les rives sont en terre glaise, la difficulté est tout aussi sérieuse; il faut surmonter partout des obstacles sans nombre pour diminuer la distance qui sépare Stanley des marcheurs.

Le 11 décembre, l'expédition atteint la rivière Boundi en face laquelle Stanley avait, quelques mois auparavant, établi un camp de repos. A l'endroit où les voyageurs se trouvaient, cette rivière se bifurque et forme deux bras importants dont la traversée est difficile. Ce cours d'eau roule au milieu d'une véritable forêt: ses bords sont constitués par une terre grasse et la pente en est si glissante que l'on ne peut s'y tenir debout. Il faut décharger ânes et mules et transporter la cargaison à l'aide d'un radeau. Quant aux bêtes de somme, on les pousse dans la rivière où elles n'entrent qu'avec terreur; les hommes cherchent un endroit guéable ou quelque pont naturel formé par des racines de palétuviers, et ils gagnent non sans peine l'autre rive, en évitant prudemment les nombreux crocodiles dont ils troublent le repos.

Enfin, tant bien que mal, les animaux eux-mêmes ont fini par atterrir sur la rive opposée; les noirs procèdent au rechargement, la caravane se reforme et se remet en marche à travers la forêt. Ici nouveaux embarras, nouvelles fatigues; les charges des bêtes s'accrochent aux lianes, aux arbustes, aux ronces épineuses, et ce n'est qu'à coups de couteau et de hache que l'on parvient à les dégager.

Contretemps, ennuis, accidents de toutes sortes, rien ne devait manquer à la première colonne des Belges au Congo; et dès le début, dès la première étape, ils faisaient ample connaissance avec les difficultés semées au cours de toute expédition africaine. Quelle rude école, et combien elle est à même d'aguerrir et de doubler l'expérience de voyageurs européens!

La rivière Boundi franchie, la caravane commandée par Harou se trouvait à Pamborgolo, ancien camp de Stanley, dans une petite plaine au bord de l'eau.

Pamborgolo ressemblait à un village abandonné; les huttes vides formaient un demi-cercle au centre duquel se dressait une tente gigantesque. Les voyageurs en prirent possession et s'y installèrent pour passer la nuit.

Encore une de ces nuits où le sommeil est impossible, où les hommes blancs servent de pâture aux myriades de moustiques et d'insectes qui sont les hôtes malencontreux de cette région. En outre le froid, — oui, le froid, bien que le thermomètre centigrade eût marqué au moins de 25° à 27° au-dessus de zéro, au cours de cette nuit-là — succédant aux fortes chaleurs de la journée, faisait grelotter les voyageurs. Paul Nève, à Pamborlogo, éprouva les atteintes du mal qui devait l'enlever; néanmoins il partit courageusement en avant-garde le lendemain matin, à la rencontre de Stanley.

L'agent supérieur du Comité d'études, ayant laissé Vivi dès les premiers jours de mars 1880, avait, marquant chacune de ses étapes de découvertes nouvelles, de fatigues incessantes, d'incidents de tout genre inhérents à toutes les explorations des pays sauvages et incultes de l'Afrique, franchi successivement la rivière Loa, escaladé les hautes collines boisées de N'lamma-N'lamma, traversé les villages de Bannza-Mouko, Mgangila, visité les hauts et puissants chefs des peuplades indigènes de ces contrées, sans avoir à utiliser, autrement que contre les fauves ou les oiseaux, les armes de guerre de son escorte noire.

Sans s'irriter, sans gémir des tortures fréquentes de la faim, des ardeurs irritantes du soleil, contre lesquelles ils opposaient parfois l'ombre avare d'un buisson chétif ou d'un acacia rabougri, les Zanzibarites et les nègres de la côte occidentale s'étaient montrés des compagnons dévoués de l'explorateur.

Mais la marche en avant de Stanley avait été fréquemment retardée par des haltes, des excursions à droite et à gauche de la route qu'il traçait entre Vivi et Issanghila, et des allées et venues sur le chemin déjà parcouru depuis Vivi.

Le 24 novembre Stanley, arrêté aux villages de Ndambi-Mbongo, était agréablement surpris par la visite d'un jeune officier de l'armée belge, le lieutenant Valcke, un de nos passagers du *Biafra*, qui avait devancé Paul Nève et Harou. Valcke arrivait à point pour détruire un obstacle, considérable qui s'opposait à la marche de Stanley.

A Ndambi-Mbongo, Stanley se retrouvait sur la rive droite du fleuve Congo, en face de la chute de Nsongo-Yellala. Le courant était obstrué en cet endroit par des rochers de quartz et de grès, bases d'une montagne à pic, qui déterminaient un remous si impétueux que, sur une longueur de plus d'un mille, le fleuve était transformé en un rapide périlleux.

En amont de ce point apparaissent les premières cataractes baptisées par Stanley du nom de Chutes Livingstone. Elles sont au nombre de trente-deux.

Le Congo y franchit la chaîne côtière de l'Afrique occidentale dans un lit enserré, déchiré, formé de terrasses rocheuses, où roulent des eaux tumultueuses tombant de rapide en rapide.

La largeur du Congo, qui mesurait près de l'océan Atlantique jusqu'à 17 kilomètres, n'atteint plus en certains points que 425 mètres, c'est-à-dire la largeur de l'Escaut devant Anvers.

On peut comparer le lit du fleuve à un gigantesque escalier s'élevant en zigzags du fond d'un précipice aux parois élevées, ayant trente-deux marches irrégulières formées par des blocs de toutes formes et de toutes dimensions; sa hauteur serait de deux cents mètres, et sa longueur de soixante-quinze lieues!

La première de ces chutes commence en aval de Vivi, la dernière est celle de Ntamo, immédiatement à la sortie de Stanley-Pool.

Près de la chute de Nsongo, c'est à Valcke que Stanley confia le soin de faire sauter un monstre de granit; l'officier de génie dirigea si habilement cette tentative qu'elle fut couronnée d'un plein succès.

Le matériel naval porté par l'escorte de Stanley fut radoubé, mis en état de reprendre la navigation fluviale, et le *Royal*, le beau petit yacht de la flottille du Congo, don de S. M. Léopold II, put transborder sur la rive gauche du fleuve les éléments divers de ce corps expéditionnaire, avant-garde de la première expédition.

Les naturels de Ndambi-Mbongo et ceux d'Issanghila, point assez rappro-

ché de la chute de Nsongo, qui avaient assisté à l'exploit de mineur de Valcke, applaudirent à la formidable explosion suivie de l'éboulement de la montagne, et dans leur enthousiasme ils baptisèrent l'homme blanc du nom de *bula matari*, « le briseur de rochers ».

L'officier belge, éprouvé par les fatigues d'un rapide voyage, ne tardait pas à payer au climat équatorial son tribut de fièvres et de maladies.

Après l'officier belge, l'ingénieur Paul Nève devait près de Nsongo, au camp de Khonzo, retrouver Stanley et lui rendre aussi dès son arrivée un premier et signalé service.

Le 14 décembre, Paul Nève se présentait devant Stanley.

L'explorateur anglais, dont nous avons longuement parlé déjà dans notre ouvrage, sans avoir jusqu'ici esquissé son signalement physique, est un homme de taille moyenne, trapu, osseux, très nerveux; sa figure est énergique, sa voix forte et impérieuse, ses cheveux presque entièrement gris; il possède le don de juger d'un coup d'œil les hommes qu'il rencontre aux hasards de sa vie aventureuse; ses grands yeux gris perçants sondent profondément les qualités morales de l'individu sur lequel ils s'attachent; très sérieux, peu expansif, il manifeste fort peu les impressions bonnes ou mauvaises que lui laissent les personnes avec lesquelles il a été en rapports verbaux.

Le 14 décembre, Stanley portait sur Paul Nève le jugement suivant: Jeune ingénieur très intelligent, à l'apparence plutôt délicate, mais extrêmement bon garçon.

Paul Nève était bien tel que Stanley l'avait jugé. Chargé de vaquer à ses labeurs d'ingénieur de la première expédition, Paul Nève, en dépit des crises incessantes de la fièvre à laquelle il était en proie, se mit en devoir de rendre propres à la navigation tous les bateaux, vapeurs et allèges de la flottille destinée à remonter le Congo, depuis le canal de Khonzo jusqu'à Issanghila.

Le montage de l'*En avant* pour être sa première besogne, n'en fut pas moins rude. N'ayant à sa disposition que des nègres, inintelligentes machines, écrivait-il, incapables de serrer un écrou, l'ingénieur dut bien des fois payer de sa personne et devenir ouvrier mécanicien ou chauffeur.

Ah! le Comité d'études avait sur les rives lointaines du fleuve équatorial des serviteurs loyaux et dévoués, qu'aucune tâche ne rebutait, si disproportionnée qu'elle pût être avec les habitudes antérieures de ceux à qui elle incombait!

Au bout de quatre jours, le matériel naval entièrement restauré pouvait voguer sur le fleuve. Paul Nève s'occupa dès lors du transport en amont

du matériel de l'expédition resté en souffrance. Au cours de cette navigation fluviale, le courant était tel que pour le remonter il fallait fréquemment se haler à l'aide de gros câbles attachés aux arbres qui, battus par de fortes pluies, venaient baigner dans l'eau leurs branches dépouillées.

Le 24 décembre, la veille de Noël 1880, l'expédition était réunie à trois quarts de mille d'Issanghila.

La contrée n'offrait plus cette végétation riche et luxuriante que l'on rencontre sur les rives du Congo, voisines de l'Océan.

L'expédition avait traversé de pâles étendues couvertes d'herbes sèches et décolorées; çà et là des piles de roches grises, tristes et solennelles; de maigres bouquets d'arbres décharnés couronnant des hauteurs ou masquant des bas-fonds; des vallées désertes troublées par le bruit d'une eau roulant furieuse dans des lits de rivières devenues torrents.

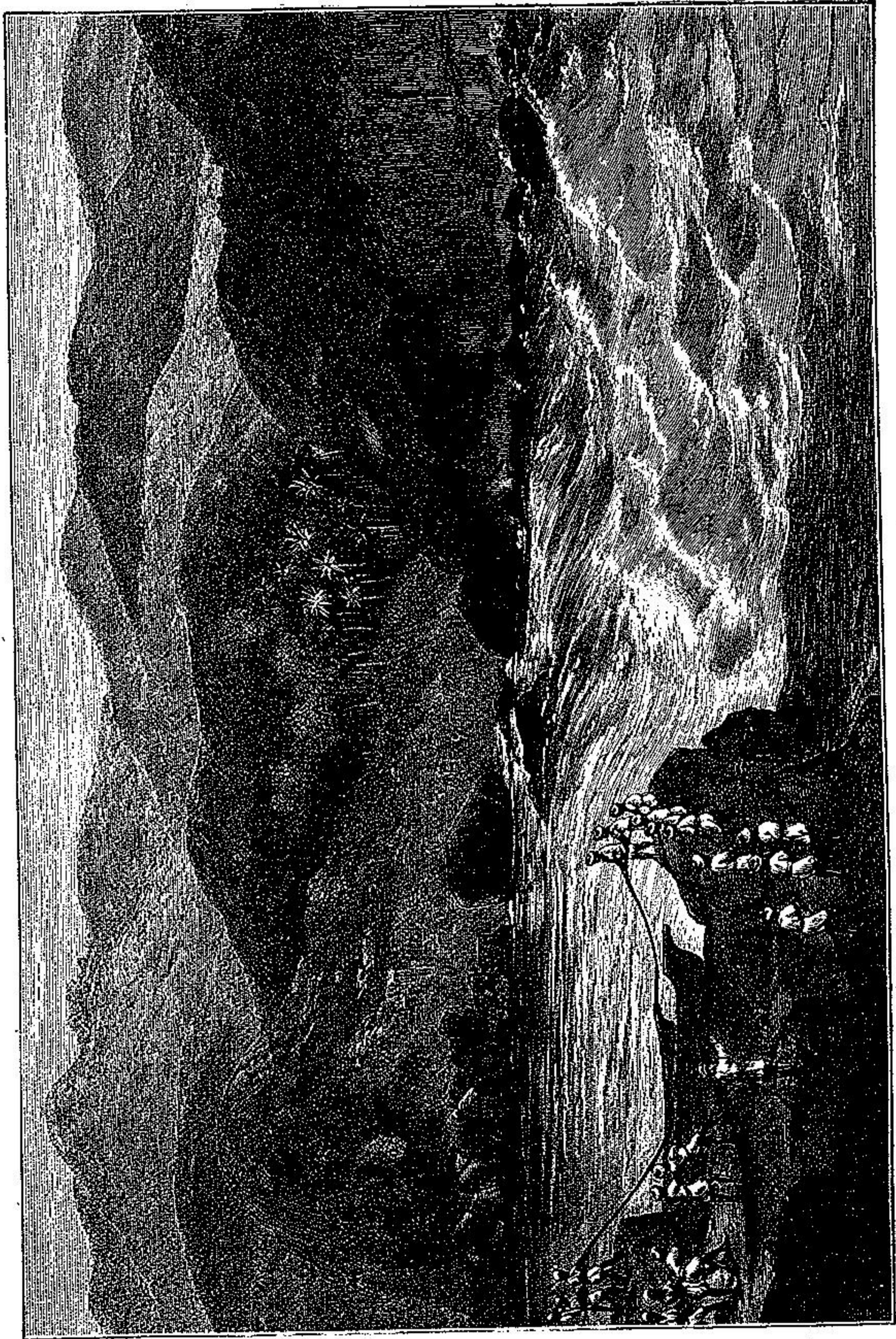
Les quelques indigènes rencontrés sur ces rives avaient insouciamment regardé passer sur le fleuve les multiples embarcations d'acier, déroulant sous le ciel leur ondoyant panache de fumée blanchâtre; les crocodiles, les hippopotames, les moniteurs, toute la population aquatique du fleuve s'était prudemment effacée devant la flottille triomphante.

Le fleuve seul avait opposé la fureur de ses eaux, ses *mpoutou-poutou*, ses rapides dangereux et ses tourbillons menaçants à la marche accélérée des embarcations.

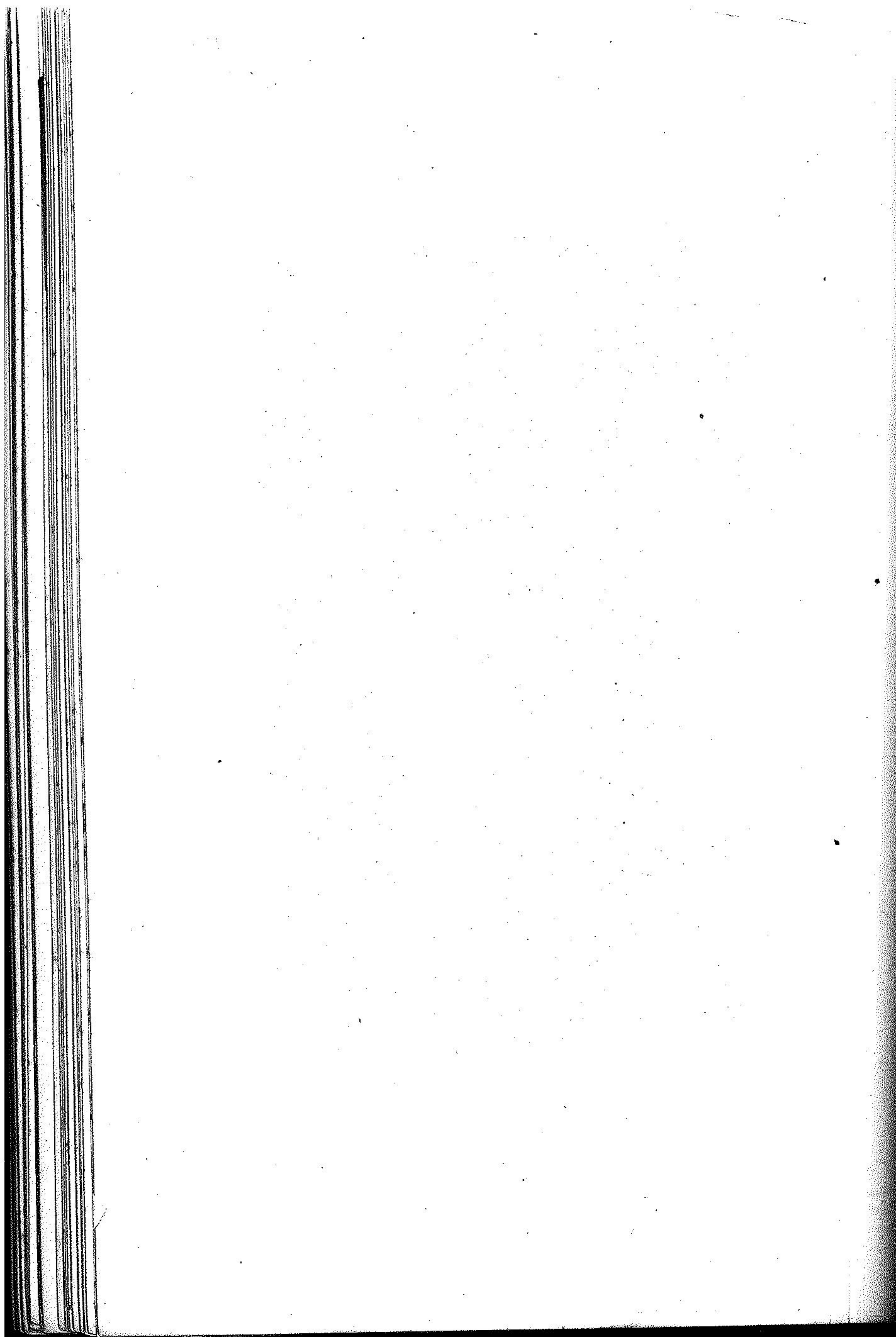
Le 24 décembre, avons-nous dit, le camp de l'expédition fut installé non loin d'Issanghila, dans un pays très pauvre habité par des indigènes très rapaces, à qui Stanley dut faire distribuer de nombreux bibelots, lances de fer, couteaux, haches, cuivre, fil de laiton, etc., pour obtenir en retour des aliments frais, capables de réparer les forces de ses compagnons blancs et de sa nombreuse escorte.

Le vieux chef du district voisin était accouru, à la nouvelle de l'arrivée sur ses terres de quelques étrangers. Suivi d'une cinquantaine d'indigènes armés de fusils à silex, il rejoignit les membres de l'expédition. Le but de sa visite était de se faire octroyer un impôt; Stanley le comprit, et pour avoir la paix il régala immédiatement ce souverain nègre d'un litre de tafia, orné d'une étiquette dorée sur laquelle on lisait: « Rhum de la Jamaïque »; mais fort probablement le liquide étrange qu'elle contenait n'avait jamais brillé sous le chaud soleil des Antilles.

Devant le camp, le fleuve se ruait écumant dans un sombre défilé, entre des falaises qui revêtaient des teintes colorées suivant les veines de roches et la maigre végétation d'un vert grisâtre qui s'égarait çà et là sur leurs pentes abruptes.



HALAGE DES EMBARCATIONS PRÈS DES CHUTES.



Le jour de Noël consacré au repos permit à quelques-uns des membres de l'expédition d'escalader les sommets des hauteurs voisines, d'où la vue s'étendait sur une terre ingrate et désolée, et pouvait suivre les ondulations d'une chaîne de collines couvertes de buissons, d'herbes maigres et décolorées. Sur la crête de cette chaîne, à plusieurs milles vers le sud, le misérable village de Nsannda, ou, comme on le nomme quelquefois, « Banza Nsannda N'sannga », montrait ses huttes ressemblant à autant de fourmilières.

Le chef de Nsannda, jeune nègre mince, faiblement charpenté, grand chanteur, toujours ivre, était une ancienne connaissance de l'explorateur du continent mystérieux.

Le jour de Noël fut pour l'ingénieur Paul Nève marqué par une recrudescence de fièvre. De son lit de douleur, puisant assez de forces pour écrire dans l'affection qu'il portait aux siens, l'ingénieur traçait les lignes émouvantes que nous nous reproduisons ici textuellement :

« C'est de mon lit que je revois aujourd'hui ma patrie, mes amis, ma famille en fête; au foyer de mes parents l'on se réunit certainement ce soir; le feu ronfle, on devise joyeusement, c'est le beau jour de l'hiver. »

Oui! Noël est pour bien des heureux le beau jour de l'hiver; mais que de fois à ces veillées du soir les parents, les amis, groupés autour de l'âtre, se serrent, se comptent, et retrouvent plus grand, plus douloureux, le vide qu'a laissé l'absent! Combien alors les pensées d'une mère, d'un père, d'une sœur, d'un ami, s'envolent tristement vers un chef et courageux exilé?

Quelques jours de répit, de halte dans ces parages, furent accordés à l'expédition placée sous le commandement de Valcke. Stanley avait quitté ses compagnons pour aller à Vivi à la rencontre du lieutenant-colonel Van den Bogaerde et d'un agent du Comité d'études, le capitaine Anderson.

Le lieutenant-colonel Van den Bogaerde, chargé d'une mission spéciale auprès de Stanley, amenait en outre de Ténériffe le précieux renfort de porteurs quadrupèdes dont plusieurs avaient été utilisés par la caravane Harou pour rejoindre Stanley.

Harou et sa troupe indisciplinée, que Nève avait laissés sur les bords du Boundi le 12 décembre, reçurent aussi la visite de Stanley, retournant le 2 janvier au camp d'Issanghila.

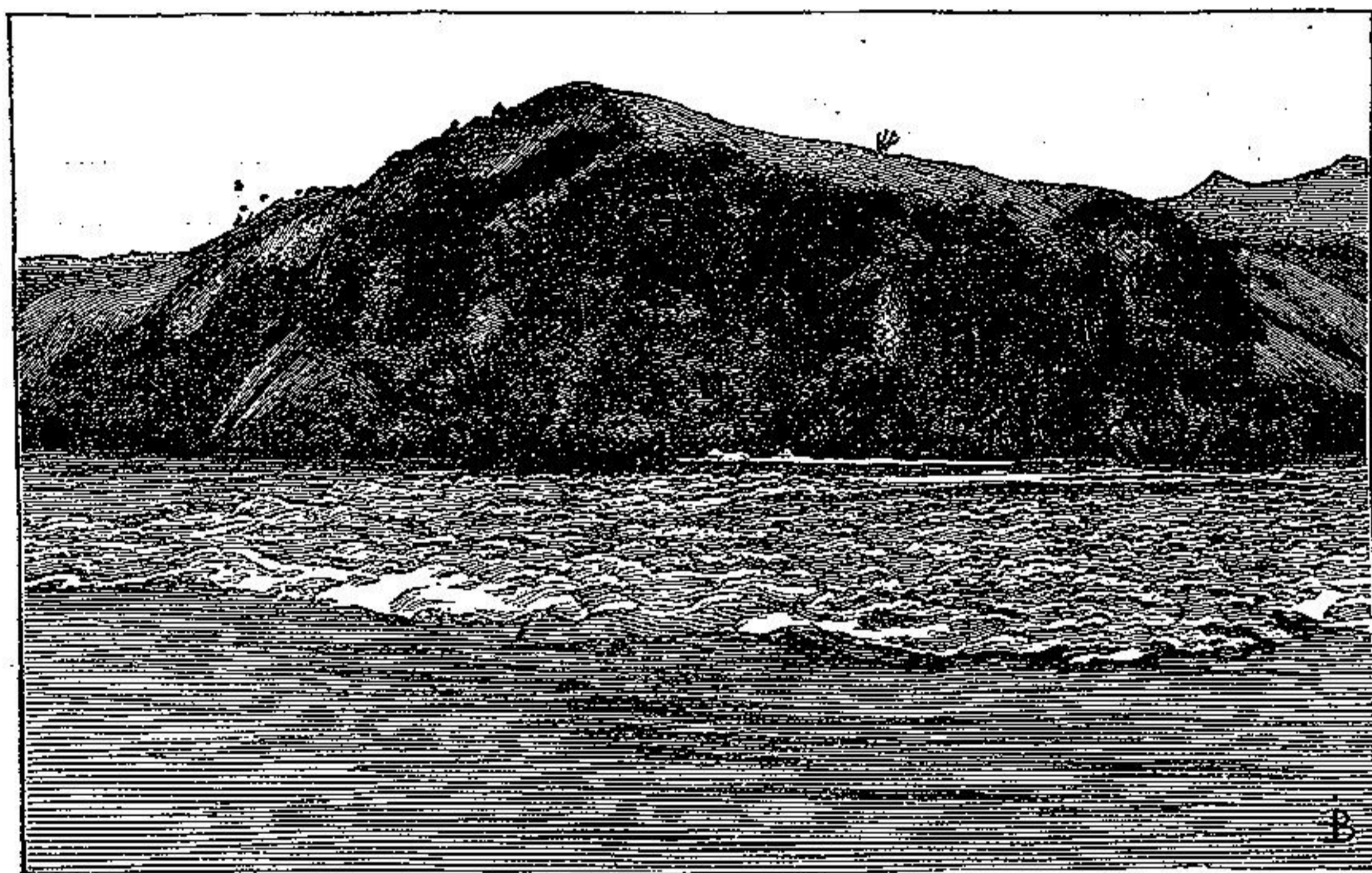
A cette époque, le lieutenant Valcke, rudement éprouvé par les fatigues et la maladie, dut reprendre la route de Vivi. Nous retrouverons au cours de cet ouvrage le vaillant officier, récidiviste africain en dépit des dangers qu'il avait courus à son premier voyage, activement mêlé aux événements du Congo.

Le 18 février, la flottille d'expédition conduite par Stanley et Paul

Nève s'arrêta dans une baie bordée de sables et creusée dans le roc, à quelques brasses d'une splendide cataracte, la *Sanngalla* de Tuckey.

Sur la gauche s'élevait à pic l'extrémité éperonnée d'une chaîne dont le plus haut sommet peut avoir neuf cents pieds d'altitude. A droite s'étendait une banquette nue et rocheuse, précédée par une terrasse gazonnée, au-dessus de laquelle se dressaient les flancs escarpés d'un plateau la dominant de douze cents pieds. La banquette rocheuse était à demi couverte par les eaux qu'avaient grossies les pluies du moment.

La cataracte de Sanngalla ou d'Issanghila présente plusieurs chutes. L'une a la forme d'un croissant le long duquel surgissent sept protubé-



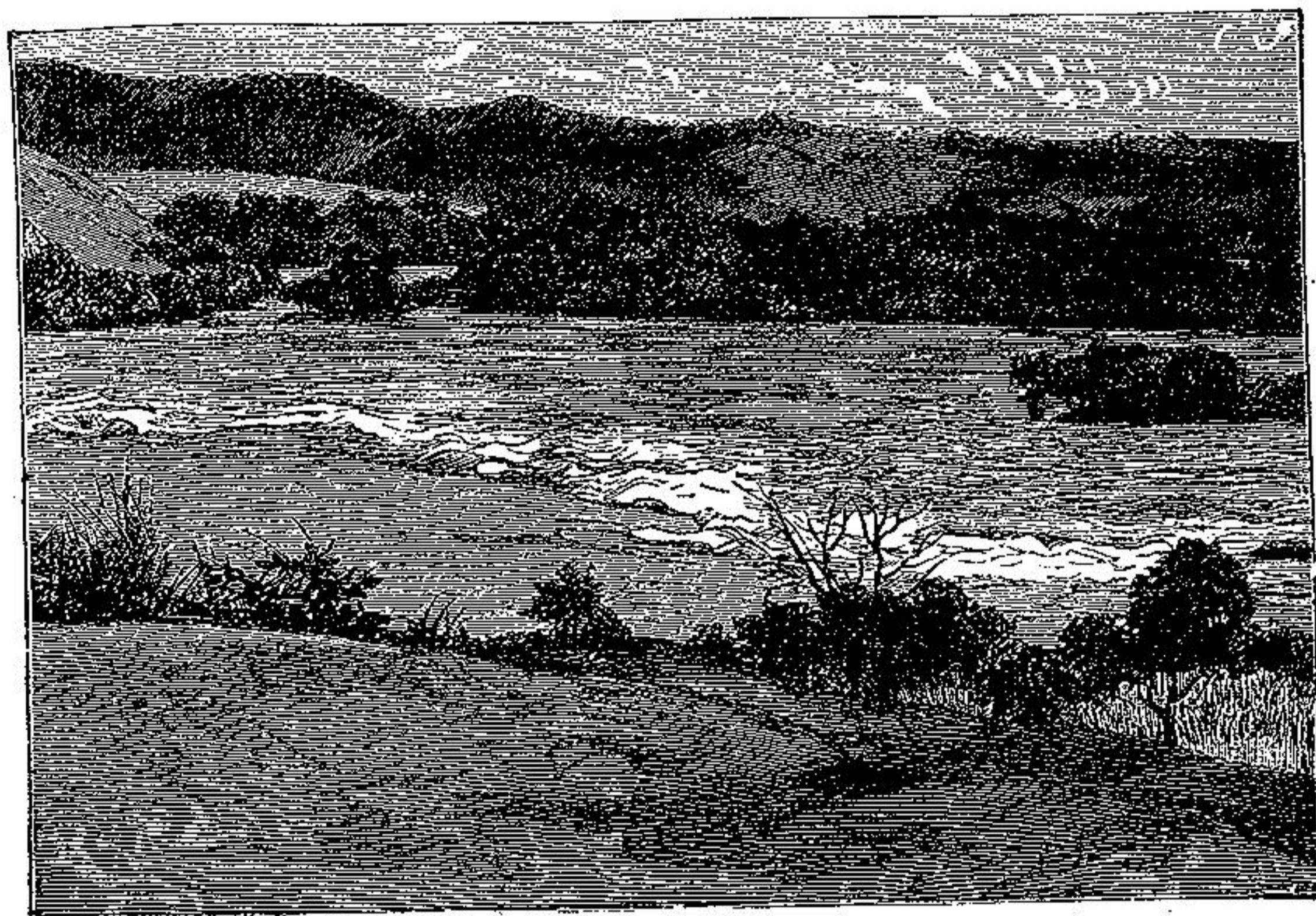
PREMIÈRE CHUTE D'ISSANGHILA.

rances rocheuses, couleur de rouille, et séparées les unes des autres. Celle qui est au milieu du courant a environ cent yards de longueur et mérite le nom d'îlot. Près de la rive droite se trouve une chute de dix pieds, et au-dessous, à peu de distance, une autre de huit. A gauche le fleuve se heurtant contre la falaise est rejeté brusquement, il tourne et tombe en vagues tumultueuses dont la série bondissante se prolonge, rencontre une île escarpée qui la divise, et le courant va tourbillonner dans une crique sablonneuse formée au sud de la cataracte.

Des traces de lave abondent dans le voisinage de cette cataracte, et de chaque côté les falaises ont l'aspect de roches qui ont subi l'action d'un feu violent.

Le 21 février 1880, Stanley et Paul Nève fondaient la station d'Issanghila située en face de cette cataracte, par 5° 12' de latitude sud et 14° 12' de longitude est, à quatre-vingt-cinq kilomètres de l'établissement de Vivi.

Les bâtiments qui la composent dominent le sommet d'une hauteur d'où l'on découvre une vue agréable, contribuant à rendre assez plaisant le séjour de la station. Celle-ci présente cependant le désavantage d'être éloignée de tout village ou marché indigène. Les centres peuplés sont rares dans ces parages, le long du fleuve; on les rencontre seulement dans l'intérieur des terres, en suivant de sinueux sentiers tracés par les nègres du pays.



DEUXIÈME CHUTE D'ISSANGHILA.

Les principales localités sont Mouato-Zinngé et Mouato-Vouandou, habitées par une population misérable, vivant de bananes, de manioc amer, d'arachides, et possédant quelques chèvres amaigries qui se repaissent le plus souvent d'illusions sur les blancs dénudés des collines.

Un chef de la rive gauche, en amont de la cataracte d'Issanghila, est père d'un petit garçon, un pur albinos, aux yeux bleus, aux cheveux bouclés, à la peau rouge. Cet enfant est très fier de sa couleur, et s' imagine qu'il est, lui aussi, un petit *mundelé* (chef blanc).

Depuis son arrivée au Congo en qualité d'agent supérieur du Comité d'études, Stanley, secondé dans les derniers mois par les pionniers belges

de la première expédition, avait ouvert à la navigation et aux investigations de la civilisation, sur un parcours de deux cent soixante-dix kilomètres, des territoires riverains du fleuve Congo.

Les distances se décomposent ainsi .

- | | |
|-----------------------------------|-----------------|
| 1° De Banana à Boma | 100 kilomètres. |
| 2° De Boma à Vivi | 85 id. |
| 3° De Vivi à Issanghila | 85 id. |

En aval d'Issanghila, le fleuve roule ses eaux encore pleines de dangers, semées d'îlots rocheux, de passages très périlleux, de tourbillons, de rapides, mais il n'arrêtera pas la navigation de la flottille expéditionnaire du Comité.

